

A black and white photograph of a person sitting on a park bench, seen from behind. A small teddy bear sits on the bench in front of them. The person is wearing a light-colored shirt and a dark vest. The bench is in a park with a large lawn, manicured hedges, and trees in the background. The top of the image is framed by the branches and leaves of a tree.

*Merci*

Clément CANDON-SCHIRM

Clément CANDON

Merci

© Clément CANDON, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3297-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Merci à toutes ces personnes qui, par leur travail, courage et témoignage, ont  
inspiré ce roman.*

*Ce livre rend hommage à l'ensemble des travailleurs de l'ombre, ceux  
également n'ayant pu être cités ici, concourant à faire vivre notre société et  
contribuant à notre bien-être.*

*Ce livre leur est dédié.*

# Chapitre I

En ce jour du 3 septembre 2019, bon nombre d'écoliers reprenaient le chemin de l'école. Il faisait beau. Une journée ensoleillée, digne d'un mois de septembre, promesse d'une nouvelle et heureuse année scolaire. L'été arrivait à son terme, mais ceci n'était rien comparé à la joie mêlée aux récents souvenirs des vacances emplissant le cœur des enfants comme un parfum de liberté et d'innocence. En ce jour si spécial la brise d'air était fraîche. Ils parcouraient de nouveau ce chemin avec un pincement au cœur, mais aussi avec soulagement. Cette journée était tel un bol d'air frais pour les enfants qui retrouvaient professeurs, copains et amis. Tous ces sentiments enveloppaient Hina, une petite fille brune de six ans d'origine japonaise, rentrant tout juste en classe de CP dans la commune de Dourdan. Elle et ses camarades avaient eu une journée éprouvante, comme les écoliers qui étendraient leur compréhension de ce qui les entourait aux confins de l'univers. Ils apprendraient les outils suprêmes du savoir et de la connaissance du monde : lire et écrire. Hina était fatiguée mais heureuse de sa journée. Sa mère, Ayamé, la récupéra à la sortie de l'école :

— Comment s'est passée ta première journée, ma chérie ? demanda, promptement, sa mère.

— C'était super maman ! J'ai une nouvelle maîtresse et j'ai retrouvé mes copines et mes copains Pedro, Mei-Li, Samba, Elena, Mathias, Hayden ! Et il y a des nouveaux que je ne connais pas : Giulia, Jules, Jade, Hugo et Rose !

— C'est bien mon trésor. La maîtresse vous a dit ce que vous allez faire cette année à l'école ?

— Oui maman, elle a dit que nous allons apprendre à lire et écrire ! s'écria la fille à l'arrière de la voiture.

— C'est merveilleux, tu verras.

Elles poursuivirent leur conversation jusqu'à leur arrivée au domicile, une petite maison de campagne comme il y en avait tant d'autres en zones rurales.

Elle était sur un talus, tout en pierre avec une toiture en tuiles de couleur champagne. Alito, un cocker anglais, se jeta dans les bras de la petite fille dès son arrivée. Sans devoirs à faire, la jeune écolière pouvait se divertir dans le jardin, tandis que sa mère vaquait à ses occupations jusqu'au dîner. La femme prépara un plat à base de riz et de poulet accompagné de légumes, puis appela sa fille :

— Hina, il est l'heure de passer à table ! Tu viens ?

— Oui maman, j'arrive ! cria la petite fille du haut de l'escalier.

Elle dévala les marches tel un éclair, puis se mit à table, en observant la place réservée à son père.

— Maman, pourquoi il n'y a pas papa ? questionna Hina.

— Ton papa n'est pas là car il est au travail, il doit remplacer quelqu'un qui est malade et qui ne pouvait pas venir travailler.

— Oui mais il peut venir manger avec nous ? continua-t-elle.

— Tu le sais, ma chérie, ton papa est au travail jusqu'à tard, dans la nuit.

— Alors il ne va pas manger ?

— Bien sûr que si, mais il va le faire à son travail, répondit sa mère avec douceur.

La petite fille baissa la tête, au-dessus de son assiette, ne pouvant dissimuler sa déception.

Le père de famille s'établissait dans la caserne d'Étampes, au sud de l'Île-de-France. Il avait réussi à intégrer le corps des sapeurs-pompiers plusieurs années auparavant. La famille Satō, originaire d'Osaka, s'était installée en France peu avant la naissance de la petite fille. Yuri Satō avait su s'intégrer dans son nouveau pays et, par sa rigueur, son humilité, son sens des responsabilités, du service public ainsi que de son dévouement aux autres, faisait l'unanimité parmi ses pairs. Le pompier pratiquait bon nombre d'interventions, mettant parfois sa vie en jeu. Son épouse le savait, le redoutait, mais elle admirait pour cela. La mère et la fille terminèrent leur repas, comme souvent, sans lui.

— Tu veux regarder la télévision un petit peu avant d'aller te coucher ?

proposa Ayamé.

— Oui maman, je peux regarder *Mowgli* s'il te plaît ?

— Bien sûr mon ange. Installe-toi bien au fond du canapé.

Hina put regarder la première partie du dessin animé qu'elle affectionnait tant, puis sa mère la mit au lit vers 20 h 30 afin qu'elle soit en forme le lendemain.

Le jour suivant, sa mère la déposa à l'école primaire, puis partit travailler dans sa petite boutique de prêt-à-porter située dans le cœur historique médiéval de la ville de Dourdan. Hina rejoignit ses camarades et tout particulièrement Elena, une petite blonde aux yeux bleus avec qui elle entretenait de précieux liens d'amitié depuis la maternelle. En dépit de cela, la petite Japonaise avait la mine sombre. Sa copine lui demanda :

— Pourquoi tu es triste ? Tu ne veux pas être avec moi ?

La jeune fille ne répondit pas tout de suite. Elle regarda sa copine, l'air hagard. Elena la secoua avec le bras afin qu'elle se décidât à répondre.

— Si, mais je n'ai pas vu mon papa hier. Il n'a pas mangé avec moi à table, avoua l'enfant d'une faible voix, prête à fondre en larmes.

— Oh ! C'est comme moi. Je n'ai pas vu mon papa hier non plus. Tu as vu, nous sommes pareilles.

— Oui mais moi, je veux voir mon papa ! argua Hina.

— Moi aussi je veux le voir mon papa ! renchérit Elena.

— Pourquoi il ne veut pas me voir ? C'est parce que je suis une méchante petite fille ?

— Alors, moi aussi je ne suis pas gentille car moi non plus il ne veut pas me voir.

— Pourquoi il ne veut pas me voir ? continua de s'interroger Hina.

Sa copine fit la moue en guise de réponse. Elles se rapprochèrent de leurs autres camarades de classe.

— Tu as un papa toi ? demanda Hina à son copain Pedro.

— Oui j’ai un papa, mais je ne le vois pas beaucoup, répondit le petit garçon brun au visage poupon.

— Oh toi aussi, alors ? s’exclama la jeune japonaise.

— C’est la même chose que nous, nota Elena.

— Et toi Mei-Li ? continua Hina.

— Moi je ne le vois presque jamais, indiqua la petite chinoise aux longs cheveux bruns.

— Moi, ce sont mon papa et ma maman que je ne vois pas, précisa Samba, un petit garçon d’origine sénégalaise.

— Moi aussi, je ne vois jamais mon papa de la semaine ! admit également Mathias.

— Et toi aussi ? C’est comme nous ? acheva de demander Elena à son autre camarade de classe.

— Moi je vois mon papa, mais pas ma maman, je ne la vois pas beaucoup, avoua Hayden.

— En fait, nous tous, nous ne voyons pas nos papas et nos mamans ! constata Elena.

— Alors, nous sommes tous pas gentils ? C’est pour cela que nos papas et mamans ne veulent pas nous voir ?

— Non ce n’est pas vrai ! affirma Mei-Li, prise de sanglots, ils m’aiment ma maman et mon papa.

— Alors c’est pareil pour nous, essaya de se convaincre Hina.

Les enfants furent étonnés et inquiets de tous être dans la même situation. Cette peur se comprenait : à leur âge, les figures parentales représentaient un modèle, des héros, des dieux. C’est dans ce trouble questionnement que les petits écoliers prirent le chemin de la classe.

Hina quitta l’école à 16 h 30, impatiente et heureuse du week-end qui se profilait, synonyme de retrouvailles en famille. Elle embrassa sa mère, sautillant autour d’elle, ne pouvant contenir sa joie. Sur le chemin du retour, sa mère prit le



temps de s'arrêter au supermarché afin de faire quelques courses pour le repas dominical. À leur arrivée, leur chien, Alito, un cocker anglais au pelage brun, jappa à plusieurs reprises, heureux de retrouver sa compagne de jeu de balle. Ayamé commença à ranger les courses, Hina rejoignit Alito dans le jardin. Des éclats de rire retentirent, la mère regarda par la fenêtre et sourit face à ce spectacle qui faisait son bonheur, un instant presque magique, de pure joie suspendue. La petite resta une bonne heure à jouer avec Alito.

Le soir, la pénombre recouvrait peu à peu la douceur de la journée du mois de septembre. Ayamé et Hina passèrent à table. La petite fille jeta, comme toujours, un regard d'espoir à l'emplacement de son père, mais rien n'y faisait : il brillait par son absence. L'enfant ne dit rien. D'ordinaire le week-end, ils étaient en famille. Alors comment pourrait-il en être autrement ? Il va bientôt arriver, se disait-elle. Hina mangea son plat composé de poulet au curry, de riz et sa mousse au chocolat confectionné, quelques heures plus tôt, par sa mère. Après cela, elles jouèrent un peu ensemble dans la maison, manquant de trébucher à chaque fois que leur cocker anglais essayait, en vain, de rejoindre leur jeu. Puis, Hina se mit en route vers le chemin des rêves. Le lendemain, elle verrait enfin son père.

Sa mère prit un instant pour elle et sortit dans le jardin, une tasse de thé à la main, afin de contempler la nuit étoilée. Elle ferma les yeux plusieurs minutes, humant l'air frais de la campagne, un air de tranquillité. Elle pensa intensément à son mari, celui qu'elle aimait tant. Il n'était pas de garde ce week-end, ils allaient donc pouvoir se retrouver. Puis, elle ferma soigneusement les portes de la maison et partit se coucher. Le lendemain, au réveil, elles ne seraient plus seules.

La nuit courait déjà depuis plusieurs heures sans que personne ne fût aperçu. Soudain, la sonnerie du téléphone vint perturber le silence. Ayamé, fut violemment arrachée de son sommeil. Il lui fallut plusieurs secondes avant de comprendre ce qu'il se passait. Elle vogua à grandes enjambées dans les escaliers et saisit le téléphone à côté du canapé.

Le dialogue fut bref, une dizaine de mots tout au plus. Son cœur et son esprit s'embrasèrent. Puis des larmes jaillirent de ses yeux comme pour éteindre l'incendie de ses émotions.

Quelques heures plus tôt, le père de famille, Yuri, était en poste à la caserne de pompiers dans la ville d'Etampes, de service, jusqu'au petit matin. Il était discret, concentré sur ses tâches à accomplir, rigoureux dans sa manière

d'exercer. L'après-midi, il fit l'inspection des véhicules d'intervention de la caserne, puis passa en revue tout le matériel nécessaire aux missions des pompiers. Il l'avait fait, scrupuleusement, non pas seulement car la rigueur était un trait de son caractère, mais aussi et surtout parce que la vie des potentielles futures victimes en dépendait. Il était une heure du matin lorsque, soudain, la sirène d'urgence retentit, durant de longues secondes, après que le centre d'appels eût été sollicité. La caserne s'activa telle une fourmilière où chacun connaissait les tâches qui lui incombait. Après dix minutes, une nouvelle sirène provenant du véhicule d'intervention se fit entendre. Yuri et ses collègues montèrent dans celui-ci. Doté d'un bras élévateur articulé, il traversait à vive allure la municipalité afin de se rendre au plus vite sur le lieu du sinistre. Les pompiers étaient prêts pour l'intervention. Parvenus dans le quartier Saint-Michel, à Étampes, les pompiers découvrirent un immeuble en proie aux flammes. L'incendie illuminait la nuit d'une chaude lumière presque hypnotique. Les soldats du feu se hâtèrent de se déployer sur place afin d'extraire au plus vite les nombreux habitants prisonniers des flammes. La panique embrasa peu à peu les victimes et les riverains proches. En quelques minutes les intervenants étaient sur le pied de guerre, mobilisant d'une part, les armes afin de lutter contre l'incendie, d'autre part, les moyens nécessaires pour évacuer les sinistrés. Yuri fut chargé de faire descendre les huit familles, encerclées par les flammes. Il dirigea le bras élévateur en direction du bâtiment, gravit les marches et vint à la rencontre de la première victime : une vieille dame âgée et prostrée. Il la soutint afin de redescendre, tous les deux, les marches en prenant soin de ne lui faire aucun mal jusqu'à ce qu'elle fût, en sécurité, à terre. Puis il gravit à nouveau les marches du bras élévateur afin de se rendre à l'étage dans un nouvel appartement. Yuri se retrouva face à un jeune couple, l'homme tenant la femme dans ses bras, l'air terrifié. Ce n'est qu'au moment où ce dernier aperçut le pompier et se dirigea vers lui, que Yuri saisit toute l'ampleur de la situation. La jeune femme était enceinte, et à en juger par la taille de son ventre, le terme devait être proche.

— Emmenez ma femme d'abord ! supplia le futur père de famille, un grand gaillard, brun, ayant au moins la trentaine.

Le soldat du feu ne perdit pas un instant, mais la future mère était tétanisée de descendre d'une manière si peu ordinaire. Le temps pressant, Yuri dut déployer des trésors de sang-froid et de détermination pour parvenir à ses fins. Il la fit descendre, doucement, jusqu'à ce qu'elle fût en sécurité, sur la terre ferme. La